



— Je la ramenai sur le bord et la déposai sur l'herbe. (Pag. 406.)

vivrez libre, mais vous vivrez heureuse, mais vous pourrez rendre heureux un galant homme, qui, dans sa joie, bénira quelquefois mon nom et dira : Merci ! Bussy, merci ! de nous avoir délivrés de cet affreux Monsoreau ; et vous-même, Diane, vous qui n'oseriez me remercier vivant, vous me remercerez mort.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR
PAUL BOCAGE

(Suite.)

— Je reprends la lecture du dernier paragraphe.

« Le présent traité, qui est fait simple et restera déposé entre les mains de madame la duchesse, est résiliable chaque année à pareille époque, sur la simple demande d'un seul des deux contractants. »

(Suivent les signatures.)

— Il résulte de la lecture de ce dernier paragraphe que j'ai le droit de livrer aux flammes ce pacte infernal ; et, avec ou sans votre permission, — caro Diavolo, je vais user de mon droit.

— Sans regrets ?... demanda le jeune homme.

— Sans regrets comme sans remords, dit la duchesse en approchant le papier de la bougie.

— Pacte infernal, dit-elle en le présentant à la flamme, rentre dans le royaume d'Enfer, d'où ton maître t'a tiré !

Quand le papier fut brûlé jusqu'à la pointe

extrême par lequel le tenait la duchesse, elle jeta les cendres dans la cheminée, et elle souffla dessus.

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux

comme dit Hugo, — fit-elle en suivant des yeux les flammèches qui voltigeaient dans l'âtre.

— Sur quoi me demandez-vous des explications, ma belle amie ? dit le jeune homme.

— Comment ! sur quoi ? s'écria la duchesse de Mauves, mais sur tout, rien de plus, rien de moins, sur votre conduite passée, présente, et au besoin future envers moi. Pourquoi m'avez-vous sauvée, d'abord, et pourquoi avez-vous pris envers moi un engagement si bizarre ?

— Je vais vous répondre, dit le jeune homme.

Christian se recueillit un instant et commença ainsi :

— Ma famille est une des plus riches du Midi.

Mon père était médecin, mon oncle magistrat.

Mon père, de bonne heure, me fit étudier la médecine, et mon oncle me fit étudier le droit.

A quinze ans, je fus envoyé à Paris pour achever mes études, et à vingt ans, à l'âge où l'on est encore élève, d'ordinaire, j'étais docteur en droit et docteur ès-sciences, c'est-à-dire que je pouvais être, avec un peu d'effort, professeur à une école de droit ou à une école de médecine.

Mes camarades de collège, — vous en connaissez la plupart, c'est Saint-Romain, Childebrand, Delamarche, Jacques David et Simon Richard, — tous jeunes gens studieux et distingués, chacun dans une spécialité, à une époque où les autres hommes sont encore des enfants.

La Providence nous a préservés, mes amis et moi, des funestes tentations qui viennent assaillir les enfants de quinze ans.

L'amour profond que nous avions pour les beaux vers, le culte que nous professons pour

les grands poètes antiques et modernes, une ardente passion de l'idéal, nous entretint les uns et les autres dans la chasteté primitive des jeunes années.

Il n'avait fallu, pour arriver à ce résultat, rien moins que l'union intime, étroite, indissoluble de quatre ou cinq cœurs simples, amoureux du beau et du vrai.

Nous continuâmes, en sortant du collège, les uns faisant des sciences, les autres du droit, les autres des lettres, à ne regarder la vie qu'à travers les nuages roses de l'idéal.

Nos seules jouissances, nos seules voluptés venaient de nos lectures, de nos causeries dans une petite chambre tapissée de livres.

Nos meilleures heures étaient les heures du dimanche.

Aussitôt que le printemps revenait, nous nous retrouvions, sans nous être donné rendez-vous, à la barrière de l'Enfer, et nous nous en allions à travers Arcueil, Bourg-la-Reine, Sceaux et Châtenay, dans les bois d'Aulnay et de Verrières, en parlant philosophie, physique, astronomie, botanique, poésie, musique, peinture, etc. — Que vous dirai-je, nous formions à nous six une sorte d'encyclopédie vivante, une sorte d'enseignement mutuel ambulante, où chacun enseignait à l'autre ce qu'il ignorait.

Oh ! les adorables promenades, les douces causeries, les décevantes émotions de jeunesse ? rien ne peut les remplacer, mon amie.

D'autres fois, au lieu de nous enfoncer dans les bois, nous suivions les bords de la Seine, tantôt la remontant du côté de Fontainebleau, tantôt la descendant du côté de Mantes.

Ceux de nos camarades que le vice attirait se moquaient de nous, quand, passant à cheval, suivis de femmes folles, ils nous apercevaient déjeunant ou dinant frugalement sur l'herbe, au bord de l'eau.

Ils nous appelaient niais, puritains.

C'est ainsi que ce dernier nom nous est resté.